

L'essai d'abeilles : poème

Autor(en): **Courvoisier, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **12 (1860)**

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POÉSIES.



L'ESSAIM D'ABEILLES.

POÈME.

I^{er} Chant.

Du soleil, voici les ardeurs :
Autour du rucher tout s'agite,
Tout bourdonne et se précipite
Vers les prés émaillés de fleurs.
Et les abeilles diligentes,
Ouvrières intelligentes,
Se dispersent de tous côtés ;
Et jusqu'aux endroits écartés,
Dans les corolles parfumées
De milliers de fleurs embaumées,
Elles pompent leur miel sucré.
Et dès qu'elles l'ont aspiré,
Du doux nectar la trompe pleine,
Elles partent, et d'une haleine
Reviennent aux pieds de leur reine
Faire couler en un flot d'or
Leur doux et limpide trésor.
— Et voyez comme en grande hâte
Elles vont déjà repartir
Pour cette tâche délicate
Qu'elles seules savent remplir.

Mais, que font là ces paresseuses
Qui semblent laisser le travail ?
Pourquoi donc, abeilles oiseuses,
Vous étaler en éventail ?

Envolez-vous vers vos compagnés,
Parcourez aussi les campagnes,
Allez aux quatre vents du ciel
Recueillir la cire et le miel.

— Et vous donc qui d'impatience
Les blâmez avec insistance,
Considérez ce qu'elles font :
Attendez, un peu de constance
Vous apprendra ce qu'elles ont.

— Ecoutez comme elles bourdonnent,
Tout en se groupant en amas,
On dirait que pour les combats
Des guerriers les trompettes sonnent.

Voyez leurs sombres bataillons
Se former en masses épaisses,
Comme aux abords des forteresses
Les soldats sous leurs pavillons.

Ah ! quelle fureur les excite,
Quel ennemi, quel étranger
S'avance pour les assiéger,
Et faut-il qu'on se précipite
Pour faire face à ce danger ?

— Non. non, elles sont sans colère,
Et quoiqu'elles portent des dards,
Non, non, ce n'est point pour la guerre
Qu'elles lèvent leurs étendards.

— Ah ! laissons les meurtres horribles,
Leurs intentions sont paisibles,
Elles ont un autre dessein,
Il ne s'agit que d'un essaim.

La ruche aujourd'hui trop garnie
Regorge de ses travailleurs :
Jeune peuple, il vous faut ailleurs
Etablir une colonie.

Il faut dans les lieux d'alentour
Chercher quelque nouveau séjour
Pour y fonder votre patrie,
Et pendant la saison fleurie,
Devenir ruche à votre tour.

— A cet appel, plein d'espérance,
Répond l'essaim jeune et joyeux,

Et vers l'avenir il s'avance,
Avec courage et confiance,
Mettant son appui dans les Cieux.

Mais voyez auprès de l'entrée
S'agiter la troupe affairée
Qui s'apprête pour ce départ :
Nulle abeille n'est en retard,
Elles n'attendent que leur reine
Qui dans son essor les entraîne
Vers le frais et riant séjour
Qu'elle va choisir pour sa cour.
— Mais quoi ! dans la ruche bruyante
L'essaim tout entier est rentré :
Qui cause ici son épouvante ?
Devant quelque bête effrayante
S'est-il peut-être retiré ?
— Non, non, aucun monstre en furie
N'est venu paraître à ses yeux,
L'essaim prêt à quitter ces lieux
Va remplir un devoir pieux :
Avant de gagner la prairie,
Il veut à la mère-patrie
Faire encor ses derniers adieux.
Puis à la reine jeune et sage
Qui va désormais le guider,
Il rend enfin son juste hommage :
C'est à la reine à commander.
A l'instant même elle s'avance
Et donne l'ordre de partir,
Après elle l'essaim s'élançe
A flots pressés : il va sortir,
Et comme un torrent qui bouillonne,
Qui s'échappe, écume et mugit,
Dans les airs l'essaim tourbillonne
Et vole au loin avec grand bruit.
— En vain sur une faux sonore
Faisant retentir un martel,
L'homme frappe, puis frappe encore,
L'essaim est sourd à cet appel,
Mais il suit le vol de sa reine

Et c'est dans la forêt prochaine
Qu'il trouve l'hospitalité,
Et mieux encor, la liberté.
— Abeilles, abeilles volages,
Vous vous dérobez à nos lois,
Vous fuyez loin de nos villages
Et vous envolez dans les bois.

Mais dans le tronc d'un arbre antique
La reine a vu l'entrée unique
D'un creux que le temps a formé :
C'est là qu'est bientôt renfermé
Son peuple fier et bien-aimé.
Dans cet asile solitaire,
L'essaim qui grandit et prospère
A l'abri de la liberté,
Bientôt avec rapidité
Construit sa nouvelle cité,
Et loin de la vue indiscrete
De tous les perfides humains,
Dans cette profonde retraite,
Soigne avec une joie inquiète
Son miel et ses tendres couvains.

II^{me} Chant.

Mais pourquoi faut-il donc toujours
Que quelque sombre et noir nuage
Se mêle aux plus beaux de nos jours ?
Pourquoi le fracas de l'orage
Vient-il en troubler l'heureux cours
— Un soir le pâtre du village
Passant dans la sombre forêt,
Du jeune essaim libre et sauvage
Découvre l'asile secret.
Il s'en approche et l'examine,
Il l'épie, il en détermine
Avec soin la position,
Puis en silence il s'achemine
Vers sa vieille habitation.

Mais dans sa tête grise il roule,
Sans repos pendant ce trajet,
Des pensers de conquête en foule
Et plus d'un sinistre projet.
Et cette nuit, de sa paupière
Ne s'approcha point le sommeil,
Seul dans sa modeste chaumière
Avec lui-même il tint conseil :
Sur sa couche il se tourne encore
En songeant à l'heureux destin
Qui lui découvrit ce butin,
Que déjà le ciel se colore
Des premiers rayons de l'aurore.
En hâte il va vers son voisin,
Conte l'affaire et dit enfin :
« Veux-tu partager ma trouvaille ?
» Seul je ne puis m'en emparer,
» Mais si chacun de nous travaille,
» Nous pourrons bien l'accaparer.
— » Eh bien ! notre affaire est conclue,
» Attendons que l'obscurité
» Ce soir soit tout-à-fait venue,
» Pour agir en sécurité. »

Mais dans la forêt se réveille
Avec les premiers feux du jour
Le jeune essaim et chaque abeille
Reprend son œuvre avec amour.
Elles volent sous la feuillée,
D'arbre en arbre, de fleur en fleur,
Elles recueillent la miellée
De tous côtés avec ardeur.
C'est ainsi que le jour se passe
Au milieu d'incessants travaux,
Et sans redouter aucuns maux,
L'infatigable essaim ramasse
Un miel abondant qu'il entasse
Jusqu'au doux moment du repos.
Mais enfin le soleil s'incline
Derrière la verte colline
Et disparaît à l'horizon,

Les abeilles laborieuses
A l'arbre retournent joyeuses,
Sans prévoir une trahison.
— Abeilles, abeilles légères,
Craignez les ombres de la nuit,
Pauvres abeilles bocagères,
L'ennemi s'approche sans bruit.

Bientôt, à la faveur de l'ombre,
S'avancent dans la forêt sombre,
D'un pas lent et mystérieux,
Deux hommes au front soucieux :
Dans leurs cœurs quel dessein s'agite,
Quelle ambition les excite,
Qu'encore à cette heure insolite
Des bois ils prennent le chemin ?
C'est le vieux pâtre et son voisin
Qui vont en quête de butin.
Ils marchent, rien ne les arrête
Quand il s'agit de leur conquête :
Voilà qu'ils atteignent enfin
Le pied de l'arbre vénérable
Qui donne un abri secourable
Au paisible et tranquille essaim.

Alors ils déposent sur terre
Les haches dont ils sont chargés :
Craignez ces instruments de guerre,
Pauvres insectes assiégés.
Craignez cette flamme qui brille,
Ce feu vif et clair qui pétille,
Il trahit à vos ennemis
Le secret de votre retraite,
Sa clarté vous a compromis
Et va causer votre défaite.
A cette lumière, l'entrée
De votre asile s'est montrée :
Il suffit, la voilà murée,
Et cet arbre, votre maison,
Devient pour vous une prison.
— Abeilles, abeilles légères,

Vous dormiez en sécurité,
Pauvres abeilles prisonnières,
Vous n'avez plus la liberté.

Soudain, de la hache puissante
Résonnent les coups redoublés,
Dans la forêt retentissante
Les échos au loin sont troublés.
Hélas ! c'est l'arbre séculaire,
De l'essaim l'abri tutélaire,
Qui par le pied se voit sapé :
Sur lui la hache s'est levée,
Puis coup sur coup il est frappé
Et sa ruine est achevée.

Pour les abeilles, quel réveil
Vient les tirer de leur sommeil !
D'effroi les voilà qui bourdonnent ;
Elles s'efforcent de sortir,
Elles prennent l'essor pour fuir
Les dangers qui les environnent,
Mais elles ne peuvent partir :
Des murs épais les emprisonnent.

Enfin l'on entend éclater
Encore un bruit, bruit formidable,
Et ce fracas épouvantable
Au loin va se répercuter :
Sous mille coups l'arbre succombe,
Le géant de la forêt tombe... .
Puis, un instant, tout se rendort,
C'est comme le froid de la tombe
Et le silence de la mort.

Et les abeilles éperdues,
De douleur, d'angoisse abattues,
Sans espoir et sans mouvement,
Attendent leur dernier moment.

Mais leurs ennemis implacables,
Envers elles impitoyables,
Ne sont pas encor satisfaits,

Et pour couronner leurs hauts faits,
Dans leur triomphe, dans leur joie :
« Vite, ont-ils dit, sans qu'on renvoie,
» Emparons-nous de notre proie,
» Emmenons l'essaim prisonnier ! »

Malheur à l'arbre hospitalier !
En maints tronçons ils le partagent,
Mais avec grand soin ils ménagent
Celui dans lequel est l'essaim,
D'entre les autres le dégagent
Et le dressent sur le terrain.
Puis ils le portent avec peine
Jusqu'au chemin, hors la forêt,
Et leur charrette alors l'emmène,
Avec lenteur, mais sans arrêt.
« Vers le logis, marchons : victoire !
» A nous le profit et la gloire,
» A nous les succès éclatants,
» Vivons heureux et triomphants !
» Abeilles, abeilles volages,
» Il faut vous soumettre à nos lois
» Et revenir dans vos villages :
» Allons, quittez, quittez vos bois. »

Même avant l'aube matinale
Dans le rucher on les installe,
Mais d'un bourdonnement plaintif
J'entends gémir l'essaim captif :
« A quoi nous sert notre industrie ?
» Pour qui cueillir dans la prairie
» Le miel avec activité ?
» — Nous n'avons plus notre patrie,
» Nous n'avons plus la liberté. »

Engène Courvoisier, pasteur à Nods.

